

Intervention de Claude Tuduri, vendredi 11 avril 2014

## **De la réciprocité de l'échange au Cised**

Cette brève intervention est une sorte d'hommage impressionniste à tous les étudiants chinois et taiwanais du Cised, le Centre d'initiatives et de services des étudiants de saint-Denis dirigé par Lucien Descoffres qui, hélas, n' a pas pu se joindre à nous aujourd'hui. Merci à Jean-Noël Gindre, qui a si bien présidé à la fondation et à l'animation du Cised, de me donner l'occasion de vous partager cet hommage. Il est aussi une invitation à aller voir ce qui se passe en Extrême-Orient pour approfondir et développer les amitiés et les services déjà bien présents dans les associations du CPU et du Cised. En comprenant mieux ce que les sinophones vivent dans leurs pays, nous pourrions sans doute encore davantage accueillir la réalité de ce qu'ils sont et de ce qu'ils vivent et espèrent.

Je résumerai en 3 points ce que j'ai reçu dans l'accompagnement des étudiants sinophones au Cised : le goût du possible, le goût de l'hospitalité et le goût du geste et du silence.

### **1) Le goût du possible**

Il y a une soif du possible en Extrême-Orient, que ce soit à Taiwan, en Chine ou en Corée, il y a dans ces pays un grand désir d'aller de l'avant, un goût profond pour une transformation continue des situations et des liens sociaux. Si nous savons qu'un développement trop rapide peut en Chine créer de graves déséquilibres, j'ai croisé au Cised des étudiant(e)s soucieux de redonner sens à la croissance économique et urbaine de leur pays. Je pense, par exemple, à ce qu'une étudiante en arts plastiques a conçu pour une entreprise de design d'architecture à Dalian. Alors que cette mégapole risque de se développer sur un modèle de tours gigantesques et d'espaces commerciaux et bancaires dénués de caractère et de mémoire, cette jeune designer a réussi à introduire des espaces d'intimité, une symbolique de mort et de vie au milieu d'une grande place de la ville. La construction d'une fontaine de marbre noir, la disposition d'arbres et de bancs dans des lieux à taille humaine bordés par des bosquets verts et jaunes, le ménagement d'une immense perspective faisant brèche entre les gratte-ciel, et bien d'autres détails encore, ont transformé cette grande place en un lieu reposant et original. Sans perdre sa sensibilité chinoise (il y a une note de *feng shui* dans son travail), cette jeune femme a su tirer parti de son expérience européenne ; elle a su s'en inspirer librement et on en reconnaît des traces dans sa façon de travailler le design et l'architecture. Son projet n'a pas été exécuté selon un plan idéal, des contraintes sont venues le transformer, mais la volonté de rendre une mégapole à une symbolique vivante a pris corps ; cette place, la place Qihuo à Dalian, parle de l'espoir de rendre possible la coexistence de la foule et de l'individu, des macrostructures et des microstructures. Face à la globalisation, l'Europe a une carte à jouer, avec sa longue expérience d'une tradition qui a su parfois réconcilier en profondeur l'individu et sa communauté culturelle, religieuse et sociale.

Mais quel est le lien, me direz-vous, avec notre expérience au CPU et au CISED ? En accueillant l'étranger, en l'écoutant à la première personne, on peut recevoir de lui un goût renouvelé du possible dans l'acte même de lui donner la parole: écouter, c'est rendre possible pour l'autre un travail de relecture et de discernement, c'est l'accueillir aussi tel qu'il est sans le juger. C'est aussi lui donner le moyen d'évaluer par lui-même l'authenticité de ses projets et la façon de les mettre en œuvre.

Enfin, en sens inverse, le fruit de cette écoute pour nous, ce peut être d'accueillir notre propre étrangeté, découvrir des possibilités et des aspects de nous-mêmes qui nous ressource, nous ouvrent et nous font grandir.

C'est pourquoi j'insisterai sur la réciprocité de l'hospitalité. Envoyé l'été dernier en Chine, j'ai pu

mesurer la force et la profondeur de l'hospitalité venue de la relation d'accompagnement des étudiants du Cised. Une relation personnelle authentique avec l'étudiant(e) peut vraiment nous aider à imaginer de nouvelles dynamiques entre la société globalisée menacée d'anonymat à l'heure du tout numérique et des microstructures où la vérité des traditions se vit sans prosélytisme ; la tradition ignatienne est une tradition où la médiation – aider l'étudiant à réussir ses études – est toujours au service d'une relation gratuite qui la dépasse infiniment.

## **2) Goût de l'hospitalité**

Tout échange authentique avec l'étranger laisse apparaître le don de la vie avec surabondance. Ce qui est de l'ordre de la crudité, de l'anonymat « *se cuit* » à la faveur d'une bonne familiarité entre les bénévoles et les accueillis. En chinois, la cuisson est aussi une métaphore de la relation qui se tisse dans l'amitié, de la relation qui permet de sortir de l'anonymat : le *shuren* signifie à la fois « *un ami, une connaissance* » et « *ce qui est cuit, ce qui est cuisiné.* » (le sens du caractère *shu*) Par contre, l'étranger est assimilé à la notion de crudité, à la matière première et brute, au non-cuisiné, à ce qui est vert. Le dialogue avec les Chinois et les Taiwanais, dans les deux sens, est ce qui peut donner du goût à la relation.

En passant à mon tour la frontière, en devenant à mon tour un étranger à Pékin pour quelques mois, j'ai pu mesurer la fécondité d'une vie associative qui fait droit à la relation de personne à personne sans encourager pour autant le fusionnel.

Rencontrer les amis des étudiants chinois que j'accompagnais au Cised m'a permis de vivre la réciprocité de l'échange; je ne leur avais rien demandé, d'eux-mêmes, ces étudiants m'ont ouvert les portes de leurs amitiés et de leurs familles chinoises et j'ai pu m'émerveiller de la force de leur gratitude et de la générosité de leur hospitalité.

J'ai pu ainsi rencontrer l'ami d'une étudiante qui travaille sur l'autoportrait dans la peinture, un ami calligraphe. Il m'a fait rencontrer non seulement celui qui lui avait enseigné la calligraphie mais aussi tous ses autres disciples. Il y avait quelque chose d'une piété filiale dans la présentation de son maître en calligraphie avec tous ses élèves rassemblés autour d'un bon repas. Mon hôte, devenu à son tour enseignant de calligraphie, lui rendait hommage tout en me gratifiant aussi d'un temps de conversation fort animé sur la manière de voir les différents styles de la calligraphie et l'influence ou non de l'Europe sur eux. Ce maître calligraphe avait déjà séjourné et exposé en France. Une autre fois, lorsqu'il m'a emmené dans une grande exposition de calligraphie d'un de ses amis de la même génération que lui, je me suis aperçu que les caractères chinois perdent leur contenu communicationnel à travers le geste du calligraphe ; il les transforme en traces d'une pure présence, et ce ne sont pas les signifiés d'un message qui comptent, mais une certaine qualité de présence à contempler dans le silence.

## **3) Le goût du geste et du silence**

Dans l'immense rez-de-chaussée où l'artiste faisait découvrir son travail à un autre calligraphe et à une poignée d'amis, il y avait quelque chose d'une cérémonie, d'un rite. Les deux artistes marchaient en syntonie l'un avec l'autre, il y avait une consonnance des corps, des gestes et des expressions beaucoup plus juste que toute parole appréciative ou laudative sur les œuvres à la fois traditionnelles et contemporaines du calligraphe.

Le consentement à laisser se dévoiler jusqu'au bout le passage de l'homme dans le temps, la marque de son souffle et de son corps sur les papiers de riz blancs, ce consentement introduisait le visiteur dans une oasis de vie, de puissance et de paix.

De même, lorsque le calligraphe s'est mis à retravailler les œuvres d'un novice de la calligraphie, j'ai vu dans ses gestes et son attitude un alliage de silence et de grande fluidité d'exécution, un mélange de concentration, de détachement et de recueillement : le goût de la forme vraie relève d'un art de

vivre en bonne intelligence avec soi-même et les autres, il ne se réduit pas à la seule recherche esthétique.

Enfin, l'étudiante chinoise qui rédige une thèse sur l'autoportrait dans la tradition chinoise m'interroge sur la place du sujet en Occident. Pourquoi une telle obsession de l'individu, une telle hypertrophie du « moi » ? La peinture traditionnelle chinoise, c'est d'abord le paysage ; s'il y a quelquefois des personnages, ils sont tout petits et sont présentés dans la mesure où ils soulignent l'harmonie du cosmos. Ce mot « harmonie » a quelque chose de mièvre dans notre culture, il a une teinture de NewAge et de psychologie behavioriste, mais c'est tout différent dans la culture chinoise. Il est à comprendre de concert avec la notion de *ziran*, la notion de naturel . Ce qui est naturel exprime une notion bien plus profonde que l'harmonie. Le *ziran* est aussi ce qu'il y a de plus composé, de plus achevé, de plus construit artistiquement, mais cette construction, cet artifice doit revêtir la simplicité du naturel. Eviter les projections du sujet sur l'objet, la psychologie, le culte de l'angoisse, si cher à l'art moderne, c'est ce qu'ont pu me suggérer les amis chinois qui m'ont fait hospitalité.

La culture chinoise aide à sortir de l'opposition objet/sujet, dedans/dehors. Au lieu de marquer des ruptures qui isolent, figent et classifient, les Chinois m'aident à trouver des transitions et à accepter le souffle du temps, le « maintenant » de la vie toujours en transformation. J'espère de mon côté leur avoir fait découvrir quelque chose d'un éternel dans l'éphémère, quelque chose du Verbe fait chair, d'un amour de Dieu qui passe aussi bien par la joie que par la souffrance, par la confiance mutuelle et le service des autres, quelle que soit leur appartenance sociale, culturelle et religieuse.

En tous les cas, Taïwanais et Chinois me montrent bien des aspects de l'Incarnation que j'ignorais. Leur tact, leur sens de la discrétion et de la pudeur, leur volonté de ne pas tout expliquer ont donné chair à cette parole de saint-Ignace dans les Exercices spirituels. « *Ce n'est pas l'abondance de la science, mais le sens et le goût intérieur des choses qui habituellement comblent le désir de l'âme* » Cependant, il ne s'agit pas là d'une équivalence, d'une transposition qui ferait de tous les sinophones ouverts aux Occidentaux de petits chrétiens qui s'ignorent ; non, il s'agit simplement d'une correspondance, d'un parallèle, la différence de sagesse et de culture, l'altérité chinoise demeurant irréductible, ce dont on peut rendre grâce.